

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°65 – octobre-novembre 2016

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE



2 mai 1772, 25 mars 1801 : dans le laps étroit cerné par ces deux dates s'inscrit toute la vie de Novalis. Faut-il peindre ici la demeure natale où s'écoula son enfance, cette sorte de château fort saxon, Oberwiederstedt (que son arrière-grand-père avait fait construire près des bâtiments, ravalés au rôle de communs, d'un ancien couvent de nonnes sécularisé), le parc, sa pièce d'eau, son allée de jeunes tilleuls ? Et le paysage sans rudesse, forêts, champs, prairies, ces vallonnements par quoi le Harz vers l'est se prolonge, où sinue la mince rivière Wipper ? Tel, cet aimable décor ne fut pas sans apporter quelque tempérament, pour Novalis, au climat d'austère piétisme que son père, en ami de la communauté hernoute et fort soucieux de racheter les erreurs de son temps de vie militaire, maintenait sans fléchir au château. Toute l'enfance de Novalis fut marquée par cette astreinte aux devoirs d'une piété fort stricte qui ne répugnait point d'ailleurs à son âme naturellement religieuse. Toute sa vie il en a gardé l'empreinte – son ami Frédéric Schlegel s'irritait parfois de son « hernouterie » – et l'écho des cantiques qui avaient succédé au plain-chant des nonnes n'a cessé de se prolonger en lui pour renaître mais magnifié par le génie et modulé différemment par une foi qui s'était étrangement personnalisée, dans ses *Chants spirituels*. Enfance presque recluse (quelques parents exceptés, on ne recevait point à Wiederstedt) auprès de ce père violent et rigoureux, d'une mère douce et qui avait reçu le don de poésie, mais surmenée jusqu'à l'hypocondrie parfois par la tâche excessive d'élever ses onze filles et fils, enfance toute réchauffée au feu de la vive amitié que les jeunes Hardenberg,

réduits à leur seule compagnie et à celle de leurs parents, s'étaient mutuellement vouée...¹

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

Berganza : Outre ces gens qui se parent uniquement des faux clinquants de la poésie, outre vos mannequins tirés à quatre épingles et vos femmes savantes dépourvues de cœur et d'âme, il y a encore ceux qui sont « mouchetés » au-dedans comme au-dehors, qui scintillent de diverses couleurs dont ils peuvent même parfois changer à volonté, comme le caméléon.

Moi : Je ne te comprends toujours pas...

Berganza : Ils ne manquent ni d'âme, ni d'esprit. Mais ce n'est que pour les élus que la fleur bleue entrouvre d'elle-même sa corolle.

Moi : Où veux-tu en venir avec cette fleur bleue ?

Berganza : C'est une réminiscence d'un poète défunt, l'un des plus vrais qui aient jamais vécu. Comme le disait Johannès : les plus purs rayons de la poésie illuminaient son âme naïve ; et sa vie entière, si pieuse, fut un hymne aux accents sublimes chanté à la gloire du Très-Haut et des divines merveilles de la Nature. Son nom de poète était *Novalis* !

Moi : Beaucoup le tinrent toujours pour un rêveur, pour un fantasque...

Berganza : Il a eu beaucoup d'ennemis qui le persécutaient parce qu'en poésie et dans sa vie même il ne songeait qu'à l'idéal et surtout parce qu'il méprisait cordialement, quoique son âme ignorât à proprement parler la haine, bon nombre de ces collègues mouchetés. Je n'ignore pas non plus qu'on lui reproche d'être obscur et redondant. Il suffisait pourtant, pour le comprendre, de descendre avec lui jusque dans les plus secrètes profondeurs et d'extraire de cette mine infiniment féconde les merveilleuses combinaisons dont use la nature pour relier entre eux les phénomènes et les assembler en un tout. Il est vrai que la plupart des gens manquent pour ce faire d'énergie et de courage.

Hoffmann

Informations sur les récentes fortunes du chien Berganza.

¹ Gustave Roud, préface à *Les Disciples à Saïs, Hymnes à la Nuit, Journal*, Mermod, 1948.

ÉTUDES CRITIQUES

NOVALIS

LA FORMATION DE L'IDÉALISME MAGIQUE

« Das Herz ist der Schlüssel der Welt und des Lebens . »

Schlegel avait été tenté par l'application de la philosophie de Fichte au génie poétique ; et comme sa nature l'y portait, il avait poussé le rapprochement à l'extrême. Comme le Moi en toutes les formes qu'il pose, l'Artiste se joue en son œuvre, inexprimé parmi toutes les expressions qu'il choisit, toujours en devenir, libre malgré les actes qui l'enchaînent. L'Ironie de Schlegel, la force magique de Novalis sont les expressions différentes d'une même Idée qui gouverne tout le romantisme, aussi bien que Tieck. A Schlegel comme à Novalis, le *Wilhelm Meister* de Goethe avait paru d'abord le type même de la poésie romantique, la somme de toute poésie, le roman absolu. *Wilhelm Meister* a été l'étude constante de Novalis depuis 1796, jusqu'au moment où il a cru pouvoir le dépasser par son *Henri d'Ofterdingen*. Mais le caractère de ce chef-d'œuvre ne tarda pas à froisser sa nature imprécise. Il y admirait la magie de la forme, l'art de poétiser la vie ordinaire, de prêter du charme aux choses les plus simples, plus que les idées qui y sont contenues. Nous n'avons pas à analyser ici les nombreuses notes qu'il rédigeait après ses lectures ou ses réflexions sur l'œuvre de Goethe ; l'histoire de la composition de *Henri d'Ofterdingen* et de la réaction romantique contre l'art de Goethe a été admirablement exposée par Haym ; nous en retiendrons seulement les traits qui esquissent à notre sens l'esthétique de Novalis.

Dans un beau livre sur l'Imagination créatrice, M. Ribot oppose à l'imagination plastique, qui opère sur des images solides, reproduit la perception ferme des choses et les rapports de la réalité, l'Imagination diffluyente, de caractère émotionnel, et comme l'émotion, enveloppée et diffuse. A ce type d'imagination appartient Novalis ; et toute sa critique de Goethe contient les reproches que l'imagination diffluyente adresse nécessairement à l'imagination plastique. Ce qu'il admire dans *Wilhelm Meister*, nous l'avons dit,

c'est l'art de traiter avec la même ironie romantique les faits vulgaires et les faits importants ; dans cette œuvre l'accent n'est pas logique, mais métrique, mélodique ; les faits les plus insignifiants sont liés comme par un jeu mystérieux au cours des événements. La forme y est capricieuse et imprévue : l'imagination enveloppe la réalité. Mais le fond est prosaïque et moderne. L'esprit du livre est l'athéisme artistique ; *Wilhelm Meister* est « un Candide dirigé contre la poésie ». La poésie qui est à la surface de l'œuvre n'est pas allée jusqu'à la profondeur. On conçoit une œuvre qui serait poésie pure, simple exposition du monde intérieur dans sa totalité

L'essence du cœur est l'indétermination. La conscience la plus parfaite est une pure modulation d'états d'âme ; les joies les plus vives que nous puissions éprouver nous sont données par des émotions sans objet qui ne se rapportent à rien de réel ; et il en est ainsi parce que ces émotions indistinctes nous livrent notre propre substance, la matière de notre personnalité ; il y a, au fond de nous, comme un chant d'émotions que nous entendons parfois sans pouvoir le comprendre, un mouvement de confuses images, que nous ne pouvons fixer et où nous pressentons obscurément une infinie richesse ; la vie intérieure est un poème, de nuit et de crépuscule. Toute poésie est l'exposition de la vie intérieure. « On conçoit des récits sans lien, comme des songes ; des poèmes qui soient seulement harmonieux et de belles paroles, sans signification et sans lien ; au plus quelques strophes intelligibles ; comme des fragments des choses les plus diverses. Cette vraie poésie ne peut avoir qu'un sens allégorique et une action indirecte comme la Musique. » De là vient l'amour de Novalis pour la fable, le conte, le *Märchen*. « Alles poetische muss märchenhaftsein. » « Le *Märchen* est un comme un rêve épars ; un ensemble de merveilleuses choses et d'événements, une fantaisie musicale, les sons harmonieux d'une harpe d'Éole, la nature même. » L'avenir, le passé, le vrai, le chimérique, ce qui est, ce qui n'est pas, l'accomplissement et le désir, le magique et le nécessaire, toutes les oppositions, tous les couples, toutes les dyades de l'action et de la pensée se confondent, se pénètrent dans ce monde sans loi, dans ce chaos de fantaisie.

Le principe de cette esthétique, c'est la subjectivité ; non seulement parce que Novalis s'y formule lui-même et donne à l'art les lois de sa propre conscience – ceci est la règle, – mais encore parce qu'il fait consister tout plaisir et toute activité d'art dans cette projection de la conscience personnelle à travers la nature. L'*Einfühlung* est le centre de la vie esthétique. *Les Disciples à Saïs* sont pleins de cette théorie. « Nul ne comprendra la nature qui ne possède un organe pour la nature, un instrument intérieur qui crée et qui analyse ; qui spontanément ne reconnaisse et ne distingue la

nature en toutes choses ; et plein de la joie innée d'engendrer, en intime et multiple affinité avec tous les corps, par le moyen de la sensation ne se mêle à tous les êtres de la nature et ne s'éprouve en eux. » La poésie c'est-à-dire l'art sous toutes ses formes, apparaît dès que le Moi se perd dans la nature, dès que la personnalité s'anéantit. L'identité du Moi et du non-Moi est le principe à la fois de la science et de la poésie. « Ich gleich Nicht Ich der höchste Satz Wissenschaft und Kunst. » Lorsque la vie intime de la nature en sa plénitude pénètre ainsi l'âme ; « lorsque tremblant d'une douce anxiété l'homme se plonge dans le sein obscur et attirant de la nature, que la misérable personnalité se perd dans les flots envahisseurs de la volupté », l'intuition esthétique ouvre à l'homme la conscience de toutes choses et de soi-même en toutes choses. La pensée et l'action sont intimement mêlées en cet état primordial ; l'artiste, le penseur, le créateur y confondent leurs puissances. « L'homme qui pense retourne à la contemplation créatrice à ce point où produire et savoir ont les plus étranges relations et tout point fixe qui se forme dans la fluidité infinie devient pour lui un lien nouveau entre le toi et le moi. » Ainsi naît l'émotion fondamentale que viennent qualifier ou renforcer les images nées des sens et de la conscience ; car toute poésie repose sur une active association d'idées ; et le privilège qu'elle a d'exciter la conscience vient de la foule des représentations qu'elle y fait jaillir ; par là elle transporte dans les choses les riches déterminations de la personne humaine. La nature, pénétrée par la conscience, prend les traits de l'humanité ; l'âme répandue dans l'Univers y dépose comme une aspiration humaine.

C'est donc à une esthétique que nous voyons aboutir la réflexion philosophique de Novalis. Il est parti de la philosophie, pure, de la doctrine de Fichte ; il s'en est fait le disciple ; il l'a aimée aux pires jours de deuil ; peut-être même a-t-il rêvé de lui sacrifier la poésie et de construire, lui aussi, le système philosophique après la Wissenschaftslehre. Mais le poète en lui était trop puissant ; il était tout lui-même. C'est sous forme de rêves poétiques, de pressentiments obscurs, d'intuitions irraisonnées que la philosophie primitive persévère dans sa conscience. La réflexion philosophique ne lui a servi qu'à approfondir et à enrichir l'intuition poétique et aussi à jeter à côté de l'œuvre d'art, et dans l'œuvre d'art même, les formules initiales d'une poétique. L'idéalisme magique qu'il croyait un système n'est que la traduction en langage abstrait de sa conscience d'artiste et de ses aspirations personnelles. Le poète pur avait absorbé le philosophe ; tout semble indiquer que Novalis, si sa carrière eût été plus longue, se serait donné tout entier à la poésie. Ses lettres à Just témoignent que dès 1799 il avait renoncé à la

philosophie ; il la rejette dans ses années d'apprentissage ; il se réjouit d'avoir passé « die Spitzberge, der reinen Vernunft » et d'habiter corps et âme dans le clair et frais pays des sens. *Henri d'Ofterdingen* désormais occupe toutes ses forces et le reste de sa vie lui est consacré. Telle nous apparaît la brève évolution philosophique de Novalis. Cette étude nous conduit au seuil de sa personnalité et de son œuvre. Nous avons vu son génie s'affranchir peu à peu de la philosophie théorique ; il reste à chercher sa philosophie dans son œuvre poétique, à en extraire de façon plus complète sa conception de l'univers, c'est-à-dire son naturalisme esthétique. Sous la forme poétique nous distinguerons une curieuse interprétation de la nature et de l'art ; car la spéculation, en ce méditatif poète, ne s'était point éteinte ; elle s'était seulement exprimée en poésie.

A handwritten signature in cursive script, reading "Friedrich von Hardenberg".

**SUR LA MANIÈRE
ESSENTIELLEMENT DIFFÉRENTE
DONT LES POÈTES FRANÇAIS ET LES ALLEMANDS
TRAITENT DE L'AMOUR**

La première mention de Novalis par un écrivain français remonte à l'année 1806. Charles de Villers, né en 1765, est un Lorrain. En 1792, il quitte clandestinement Metz et s'inscrit à l'Université de Göttingen en 1794, ainsi qu'en 1796. Il collabore à des journaux et des revues de langue française publiés en Allemagne : les *Lettres Westphaliennes* (Berlin), puis *Le Spectateur du Nord* dont il sera le rédacteur en chef. En 1806, la ville de Lubeck où il réside est occupée par les troupes françaises. Il devient le secrétaire de Bernadotte et essaye par son action d'empêcher « beaucoup d'actes de barbarie » de la part de l'armée d'occupation. Il sauvera de même « beaucoup de vies ». Jugé « trop allemand en France et trop français en Allemagne », il mourut le 26 février 1815².

² On consultera Philippe Hoch, « Charles de Villers (1765-1815), un Mosellan introducteur de la philosophie de Kant en France », une publication en ligne.

1.

La rose n'acquiert toute sa suavité que sur le sol heureux de la Perse, mais la délicate violette parfume l'air des climats plus tempérés ; le même soleil qui mûrit l'aloès résineux, ou la fève ignifère du café dessécherait la fraise rafraichissante ; la vigne qui réjouit l'homme périrait dans les plaines torrides où se forme la gomme des arabes ; l'orange qui porte la couleur de l'aurore orne les jardins de l'Italie et du Portugal, tandis que la pomme acidule et la pêche charnue croissent mieux dans nos vergers ; les Alpes se couvrent de chênes, comme le Liban de cèdres ; et les bouleaux du Nord ne mêlent point leur ombre à celle des palmiers du midi.

Ainsi l'on peut juger du sol et du climat par les productions ; de même que celles-ci ne font que manifester la nature du terrain et de l'atmosphère où elles sont nées. Les fruits restent avec leur terre natale dans un rapport immuable et nécessaire : ou, suivant l'échelle ingénieuse de végétation établie récemment par Alexandre de Humboldt et déjà indiquée par le grand Haller, les plantes que l'on rencontre désignent la hauteur à laquelle on est parvenu, l'éloignement où l'on est des lieux bas, et l'approche des sommets élevés.

2.

Le même rapport se dévoile entre le génie, le caractère particulier des peuples, et les productions de leurs poètes. Les chants graves et simples du Scandinave ne ressemblent point aux romances vives et pompeuses de l'Espagnol ; les tragédies de la scène bretonne diffèrent de celles du théâtre athénien, et la Sacontala des Indiens ne pourrait être assimilée ni aux unes ni aux autres. Partout la littérature est une des manifestations de l'esprit national, dont elle porte l'empreinte et la nuance : celle-là est à celui-ci comme les fruits sont au sol et au climat.

[...]

13.

La poésie amoureuse des Français commence aux troubadours : celle des Allemands aux Minnesingers (chantres d'amour). Que l'on compare les uns et les autres. On trouvera déjà dans les Troubadours ce qu'on appelle la galanterie française, les flatteries, les soupirs, les prières pour obtenir *le don d'amoureuse merci* : rarement y voit-on quelque chose de plus. Quand le troubadour parle du respect dû aux dames, il ne songe qu'à une certaine courtoisie extérieure, au secours d'armes que leur devait tout preux chevalier, et surtout à une discrétion entière à l'égard des faveurs

qu'on en pouvait avoir obtenues. C'est sur ces idées que roulent presque toutes les anciennes romances, ballades, les contes et les fabliaux. L'amour n'a pas cette couleur dans les pièces originales des Minnesingers, dans celles qui n'ont pas été traduites ou imitées des Provençaux : il y est presque toujours platonique et chaste. On en peut dire ce que dit l'un d'eux des dames qu'il chante : Nie Stunt ir Wille Wider ir Kösche sich entwarf (Jamais leur désir contre leur chasteté ne se rebella).

[...]

17.

Quinault, Pavillon, Fontenelle, Moncrif [1687-1770], [abbé de] *Chaulieu* [1639-1720], *Marivaux, Bernard, Saint-Lambert, Desmahis* [1722-1761], *Barthe, Dorat, Bernis, Boufflers, Marmontel, Léonard, Imbert, Paray*, quel amour avez-vous presque toujours chanté ? Vous savez parfois émouvoir le cœur et les sens ; votre expression a de la grâce, quelquefois de la naïveté ; mais nous restons hommes en vous écoutant ; nous ne voyons guère chez vous que passion, volupté, ou faiblesse.

Vos nombreux émules de la Germanie exercent sur l'âme tout un autre enchantement ; ils l'entraînent vers le ciel et la remplissent d'une chaleur toute divine. Dois-je en nommer au hasard quelques-uns ? *Haller, Zachariae, Jacobi, Schlegel, Bürger, Voss, Boie, Stolberg, Hoelty* (le tendre confident du plus chaste amour), *Kleist, Claudius, Gerstenberg, Goetz, Salis, Cramer, Tiedge, Reinhard, Miller, Halem, Kosegarten, Schmidt, Goekingk, Matthison, Louise Karsch, Novalis, Tieck...* J'en pourrais citer davantage, et je plains celui à l'esprit duquel tous ces noms n'offrent qu'une liste inconnue, que de vains sons. Le ciel étoilé n'est rien pour l'œil qui en ignore les merveilles.

SCHILLER ET NOVALIS

Un jour d'automne de l'année 1790 le jeune Frédéric de Hardenberg se présentait à l'Université d'Iéna pour y faire ses études de droit et se préparer à la carrière administrative. Désertant bientôt la Faculté de droit pour les amphithéâtres de philosophie, il suivit les cours de Reinhold, le vulgarisateur de Kant, et du professeur Schmid, ancien ami de la

famille Hardenberg. Peut-être dut-il à ce dernier d'être introduit auprès du professeur d'histoire Schiller. Deux documents ont été conservés sur les relations personnelles du jeune étudiant et de l'illustre maître. C'est d'abord une lettre de Novalis, datée du 22 septembre 1791 et adressée par lui à Schiller, peu après son départ d'Iéna, – lettre d'adieu, comme on voit, et de remerciements. Elle nous apporte l'écho de quelques graves entretiens entre le maître et le jeune disciple. Celui-ci, délaissant de plus en plus les Digestes et les Pandectes pour des distractions moins austères, causait de vives alarmes au vieux baron Érasme de Hardenberg, homme d'une austérité inflexible et de plus très légitimement préoccupé de l'avenir terrestre de sa nombreuse famille. « Son père – raconte Caroline de Wolzogen – vint trouver Schiller à Iéna. Il le pria de faire servir la confiance qu'il avait su inspirer au jeune homme à ranimer son zèle pour les études et pour la carrière administrative où il le destinait. Schiller parla en ce sens à son jeune ami. Il lui représenta vivement les inquiétudes paternelles, et ses amicales remontrances produisirent pour l'instant le meilleur effet »³. Cependant, malgré le sérieux des engagements pris, une transplantation parut nécessaire et, durant l'été de 1791, le jeune Frédéric quittait définitivement l'université d'Iéna. « Vous m'avez rendu attentif – écrivait-il peu de temps après à son illustre Mentor – à la vocation supérieure dont même en pareille matière (la carrière administrative) un esprit bien fait peut et doit faire choix, et ainsi vous avez porté le coup décisif d'où ma volonté est sortie raffermie et qui à mon activité papillonnante a donné une orientation appropriée, en rapport avec toutes mes conditions d'existence. »

Ce sont là, serments de poète et, à la première occasion, Novalis se hâta d'oublier ses engagements, si solennellement jurés. Il serait assurément plus intéressant de connaître l'influence que Schiller a exercée comme poète sur son jeune admirateur. Car Schiller a été la première idole de Novalis, – idole sans doute bientôt oubliée, presque reniée plus tard, mais qui n'en a pas moins laissé son empreinte sur cet esprit à plus d'un égard « congénial ». C'est ce qui fait l'intérêt d'une seconde lettre de Novalis, rédigée également après son départ d'Iéna, en octobre 1791, et adressée au professeur Reinhold, l'ami de Schiller. Nous y surprenons comme le premier écho éveillé dans l'âme de la jeunesse allemande par l'idéologie éloquente et passionnée de l'auteur de *Don Carlos*. Sans doute l'étudiant d'Iéna avait été admis aux agapes de la « Schrammei », où l'illustre professeur groupait autour de lui un cercle de jeunes admirateurs. Puis tout à coup, en janvier 1791,

³ *Schillers Leben*, von Caroline von Wolzogen, Stuttgart, 1816, p. 257.

s'était répandue la nouvelle foudroyante de la maladie du poète qui, pendant près d'une année, resta suspendu entre la vie et la mort. Dans sa lettre à Reinhold, Novalis ne manque pas de rappeler le « souci rongeur » qui alors avait étreint le cœur de tous les amis de Schiller, « der nagende Gedanke, dass dieser Mensch der Vernichtung nahe war ». L'image de Schiller malade et souffrant, nous la voyons s'évoquer encore dans une petite pièce élégiaque de Novalis (*Klagen eines Jünglings*), qui avait paru en avril 1791 dans le *Mercur allemand* sous le patronage de Wieland et qui était signée des initiales « v. H-g ». Amèrement le jeune poète se reproche sa vie trop facile, paresseuse et molle. En songeant aux souffrances si héroïquement supportées par le « noble patient », il sent le rouge de la honte lui monter au visage.

Dennoch lodern öfters Purpurgluten
 Mir und meine Wang und meine Stirn,
 Wenn sich unter Stürmen, unter Fluten,
 Wie des Abends leuchtendes Gestirn,
 Mir, umstrahlt von ächter Freiheit Kranze
 Eines edlen Dulders Seele zeigt,
 Den der Himmel nicht in seinem Glanze,
 Nicht die Höll' in ihren Nächten beugt⁴.

Dans une péroraison pathétique s'adressant au Destin il en arrive à souhaiter pour lui-même un sort analogue, si à ce prix seulement peut s'acheter l'énergie du caractère :

O ! so nimm was Tausende beehrten,
 Was mir üppig deine Milde lieh,
 Gib mir Sorgen, Elend und Beschwerden
 Und dafür dem Geiste Energie...
 Doch versagst du mir diese Bitte
 O ! so kürze, wenn du streng nicht bist,
 Mindestens geschwind mir meine Schritte,
 Nimm das Leben, das nicht Leben ist.

« Pour lui – lisons-nous dans la lettre à Reinhold, – je me serais en pleurant arraché du cœur l'image de ma bien-aimée, si la Providence avait exigé un si dur sacrifice ; j'aurais renoncé à mon vœu le plus cher, le plus longuement caressé, à l'heure même de sa réalisation : car la vie n'est pas le sacrifice le plus grand que l'enthousiasme et l'amour puissent faire à leur idole adorée. »

⁴ *Novalis Schriften*, Berlin, 1901, I, p. 383.



Friedrich Schiller, portrait de Ludovica Simonowicz.

Comment ne pas reconnaître sous ces lignes la voix chaude et vibrante du marquis de Posa, avec son culte passionné de l'amitié et sa juvénile folie du sacrifice ? A vrai dire les deux figures de Schiller et de Posa se sont à cette époque complètement fondues dans l'esprit du jeune étudiant. L'aristocratique chevalier de Malte a pris les traits souffrants du « noble patient » d'Iéna ; Novalis ne le voit en quelque sorte qu'à travers les alarmes éveillées par la maladie récente du poète ; et inversement ce dernier lui apparaît comme l'apôtre d'une humanité nouvelle, sorte de « dépaysé sublime », comme un saint, un martyr, que déjà la terre ne retient plus. Dans son poète aimé comme dans son héros favori il retrouve, dit-il, « eben diese stille Grösse und sittliche Erhabenheit, eben dieses

Weltbürgerherz, das für mehr als Menschheiten schlägt und doch diese idealische Liebe auf reine Seelen um sich überträgt und nicht den Einzelnen entgelten lässt, was die Natur minder für sie als fürs ganze Geschlecht that, eben dies nicht auf Erden Heimische und doch Zufriedene, nicht Klagende, Heilige, Resignirende, was die gereifteste Frucht der Humanität ist, das Resultat der höchsten Philosophie der Sterblichen, welches einst in jenen traurigen Tagen mit den Griechen verblühte⁵ ».

Il faut voir plus qu'une simple tirade littéraire dans ces lignes. Schiller-Posa, c'est la première « flèche de nostalgie » qui ait touché le cœur du futur poète romantique. Il y a, ne l'oublions pas, beaucoup du marquis de Posa⁶ dans le « cas » Novalis. Dans sa correspondance, dans son Journal même se retrouvent sans cesse des réminiscences lointaines de ce rôle qui avait enthousiasmé sa première jeunesse.

« ... In diesem starren Boden
Blüht Keine meiner Rosen mehr »...

s'écrie dans un entretien suprême avec la Reine le héros schillérien, et il se compare à un joueur imprudent qui a risqué l'enjeu de sa vie sur un seul coup de dé. Ce sont les pensées, les images, les expressions même qui à diverses reprises reviennent sous la plume de Novalis, lors de la mort de sa fiancée. « Dort blühen mir allein die Hoffnungen die ich hier verliere,... die Asche, der irdischen Rosen ist das Mutterland der himmlischen... Dass ich nicht mehr wie ein verzweifelter Spieler lebe, dessen ganzes Wohl und Wehe davon abhängt, ob ein Blütenblatt in diese oder in jene Welt fällt⁷. » Le « dépaysement » sur terre (*das Auf Erden nicht Heimische*) et la folie du sacrifice, voilà les traits qui dans ce personnage semblent surtout avoir frappé le jeune poète. Car la mort de Posa est une immolation volontaire ; il s'y précipite avec le fanatisme du martyr. C'était du reste une des conceptions favorites de la jeunesse de Schiller : elle inspire déjà le chapitre *Aufopferung* de la théosophie de Julius. Comment pouvons-nous faire de la mort « un moyen d'augmenter nos jouissances » ? Et Julius répond : « Imagine une vérité qui jusque dans les siècles les plus lointains soit une source de bonheur pour l'humanité entière ; – ajoute que cette vérité condamne à périr celui qui en fait profession, que cette vérité ne puisse être prouvée que s'il meurt. Imagine ensuite cet homme avec le regard vaste et

⁵ *Novalis Schriften*, édit. Tieck et Bülow, III, p. 438-439.

⁶ [Le héros tragique du *Don Carlos* de Schiller (1787).]

⁷ Cf. Friedrich von Hardenberg, *Eine Nachlese*, Gotha, 1883, p. 130-131.

lumineux, tout ensoleillé, du génie, emporté sur le char de feu de l'enthousiasme, doué des plus sublimes facultés d'aimer. Fais s'évoquer dans son âme l'image complète et idéale de cette activité grandiose, – fais-lui dans un pressentiment obscur, passer en revue tous ceux dont il fera le bonheur; – fais se fondre dans son esprit le présent et l'avenir, – et maintenant réponds moi : Cet homme a-t-il besoin encore d'une autre vie ? – La somme de toutes ces sensations s'amalgamera avec sa personnalité, se fondra dans le torrent de son moi. Il est lui-même l'humanité qu'il se représente en pensée ».

Voilà bien la première formule de cette folie du sacrifice, de cet héroïsme « à la Posa », qui devait enthousiasmer la jeunesse romantique. Nous en trouvons presque trait pour trait la paraphrase dans une lettre où Novalis expose à son frère cadet Érasme, le premier atteint de la tuberculose héréditaire des Hardenberg, ce qu'il appelle « son nouveau système de philosophie », sa « panacée » : « Reste ferme dans la foi à l'universalité de ton moi... Songe à l'humanité qui est en toi... Imagine que tu es un héros blessé au champ d'honneur. Autour de toi se pressent tes pairs, les preux de tous les temps, et déjà, apparaît la main qui compose ton nom en caractères stellaires. Chaque pleur ne se changerait-il pas en un cri d'allégresse ? Oh ! qu'une pareille souffrance serait facile à supporter !... Rends-toi ta situation intéressante : imagine tout ce qui t'entoure en rapport avec la durée infinie⁸ 1... » Et lorsqu'à son tour il se voit frappé dans ses plus chères affections, ce sont encore les étincelles de cet héroïsme à la Posa qu'il s'efforce, vainement du reste, de ranimer en lui. On reconnaît là du moins un des « leitmotivs » de son Journal. « Près de la tombe j'eus l'idée que par ma mort je donnais à l'humanité le spectacle d'une fidélité jusque dans la tombe. Je lui rendais une pareille fidélité en quelque sorte possible. » Ou encore : « Ma mort doit être le témoignage de mes convictions les plus hautes, une vraie immolation, – non pas une fuite, ni une échappatoire⁹ ».

Si la correspondance de Novalis nous permet de saisir sur le vif l'action directe de l'auteur de *Don Carlos* sur la jeunesse contemporaine, son œuvre littéraire, bien que déjà davantage dégagée de cette influence, en garde cependant plus d'une empreinte définitive. C'est un des lieux communs de la critique que la comparaison des *Dieux de la Grèce* de Schiller et des *Hymnes à la Nuit* de Novalis. Particulièrement le tableau que le poète romantique esquisse de l'Olympe grec dans le 5^e hymne semble

⁸ Friedrich von Hardenberg, *Eine Nachlese*, op. cit., p. 118 et 119.

⁹ *Novalis Schriften*, 1901, I, p. 277 et 280.

n'être qu'une paraphrase de l'épigramme schillérienne ; et, bien que semble à première vue différente la pensée directrice des deux poèmes, dont l'un aboutit à la glorification de l'Olympe païen, l'autre à l'apologie de la religion chrétienne, il serait pourtant difficile de méconnaître un fonds commun d'inspiration, – cette même nostalgie romantique du paradis perdu, d'un passé poétique irrévocablement clos. Le 5^e hymne à la Nuit de Novalis pourrait s'intituler la version « chrétienne » des *Dieux de la Grèce* de Schiller. – Nous ne recommencerons pas un parallèle si souvent esquissé. Mais on rencontre dans les *Hymnes à la Nuit* d'autres éléments encore, moins apparents, empruntés, ce semble, aux écrits de jeunesse de Schiller et qui jusqu'à présent n'ont pas été mis en lumière. Nous voulons parler surtout d'une certaine conception théosophique de l'amour. Elle inspire les *Hymnes à Laure* de Schiller, un certain nombre de ses poésies de jeunesse telles que *l'Amitié*, *le Triomphe de l'amour* et aussi certaines pages des *Lettres philosophiques de Julius à Raphaël*.

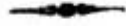
L'amour y est présenté moins comme un sentiment individuel que comme un lien universel, un rapport métaphysique où se fondent les êtres, véritable « loi de gravitation universelle » qui s'étend à travers la Nature entière. Nouveau Newton, l'amant de Laure rêve une sorte d'« astronomie érotique » qui peu à peu se substituera aux lois mécaniques de l'univers matériel :

Sphären in einander lenkt die Liebe,
 Weltsysteme dauern nur durch sie...
 Tilge sie vom Uhrwerk der Naturen
 Trümmernd auseinander springt das All,
 In das Chaos donnern eure Welten ;
 Weint, Newton, ihren Riesenfall.

La même pensée, le même développement se retrouvent dans le 3^e hymne à la Nuit de Novalis, exprimés presque dans les mêmes termes. Le poète consent à rester encore quelque temps sur terre, à explorer les lois de l'univers matériel (« den sinnvollen Gang deiner leuchtenden Uhr »), mais son cœur reste fidèle à l'univers mystique où seul règne l'Amour, à l'Empire de la Nuit : « Aber getreu der Nacht |Bleibt mein geheimes Herz |Und ihrer Tochter |Der schaffenden Liebe » ; et, s'adressant à l'univers physique, il conclut avec Schiller : « Sie trägt dich mütterlich |Und ihr verdankst du |All deine Herrlichkeit. |– Du verflögest |In dir selbst, |In endlosen Raum |Zergerdest du |Wenn sie dich nicht hielte |Dich nicht bände... ». La Bien-aimée est le soleil de ce firmament mystique : « Liebe sonnt das Reich der Nacht » lisons-nous dans le

Triomphe de l'amour de Schiller, et Novalis parlera, lui aussi, de sa foi à ce soleil nocturne, « der unerschütterliche Glaube an den Nachthimmel und seine Sonne, die Geliebte ».

[A suivre]



JUTTA HECKER: **Das Symbol der Blauen Blume** im Zusammenhang mit der Blumensymbolik der Romantik, Jena, 1931.

Dans le symbolisme universel des romantiques allemands, les fleurs ont un rôle important. Elles le doivent, fait observer M^e Hecker, à la fois au charme de leur forme et de leur couleur, et aussi, et surtout, à l'émouvante brièveté de leur existence, si représentative des lois universelles de la naissance, de la vie et de la mort, et du perpétuel recommencement de ce cycle, non fermé, mais orienté vers un retour à l'indétermination primordiale. Et très particulièrement, ajoute l'auteur, la fleur bleue, née spontanément du génie mythique de Novalis et prédestinée à devenir le symbole du romantisme allemand lui-même, incarne à la fois l'aspiration à la résorption du fini dans l'infini, et cette résorption elle-même, conçue comme le salut de l'individu, et ce qui permet à l'homme d'entrevoir le mystère de la nature et le secret de sa propre destinée, ce qui l'aide à s'y acheminer : l'amour, la poésie, la religion.

M^e Hecker étudie le rôle symbolique de cette fleur en particulier et de la fleur en général chez tous les écrivains des deux écoles romantiques allemandes, et cela avec un soin qui paraît vraiment exhaustif ; elle le suit même, plus sommairement, chez plusieurs de leurs successeurs jusqu'à nos jours. Cela fait plus de cinquante auteurs dans l'œuvre souvent considérable desquels elle a dépisté les emplois de ces motifs, et sans doute n'a-t-elle pas omis d'explorer aussi les œuvres d'écrivains tels que Kleist, Grillparzer, Mörike, chez lesquels elle n'aura rien trouvé de notable.

Peut-être aurait-il valu la peine cependant de mentionner les deux petits poèmes de Grillparzer *Pflanzenwelt* et *Im Gewächshaus*. Et n'aurait-il pas été bon, pour rappeler la parenté et la différence à la fois entre classiques et romantiques, de citer, p.7, à propos de l'inconscience de la vie végétative, le distique de Schiller *Das Höchste*, 1795, et de mentionner, de Goethe, son poème *La Métamorphose des plantes*, dont l'inspiration est voisine de celle du symbolisme floral des romantiques.

Cette étude remarquablement complète a le mérite d'être aussi pénétrante que large. L'auteur apporte le même soin à définir la signification des symboles et à en caractériser la forme. Ses appréciations sont aussi mesurées que ses définitions sont claires. Et ces observations de détail, si minutieuses soient-elles, s'ordonnent suivant un plan déterminé à la fois par la chronologie, qu'il respecte, et par quelques idées générales, qui me semblent parfaitement justes.

M^e Hecker distingue chez ces romantiques trois ordres d'inspiration, auxquels correspondent trois moyens d'expression. Ce sont : la mystique naturiste qui, dans l'intuition spontanément ressentie d'une vraie fusion de l'esprit et de la matière crée de véritables symboles ; la foi chrétienne rigoureusement spiritualiste, qui interprète la nature, œuvre d'un Dieu conçu comme extérieur à elle, sous la forme d'allégories ; enfin le rationalisme et le réalisme qui, se mêlant parfois à l'une ou à l'autre des deux mystiques, vide symboles ou allégories de leur substance spirituelle, et, sous la plume d'écrivains artistes, use de ces motifs poétiques comme de simples comparaisons, d'arabesques ornementales.

Il arrive souvent que, chez le même poète, selon les phases de son évolution, selon sa disposition au moment où l'influence qu'il subit des motifs tout semblables aient tantôt l'une, tantôt l'autre de ces valeurs philosophiques et esthétiques. Tel est le cas en particulier, l'auteur le fait voir avec la précision la plus nuancée, chez Tieck, Jean-Paul, von Loeben, Z. Werner, Hoffmann.

Les principales influences du dehors notées par l'auteur sont celles venues de l'Égypte et de l'Inde. L'action et les réactions des romantiques eux-mêmes les uns à l'égard des autres sont également notées avec soin. Instructif est aussi le chapitre V, où l'auteur montre comment ce symbolisme a été jugé au sein de l'école même, et par ses adversaires, et, dans la suite, par les historiens de la littérature. Il est intéressant de constater que c'est seulement Heine qui, en 1833, dans sa *Romantische Schule*, a monté en épingle la fleur bleue de Novalis, et en a fait l'insigne distinctif, le symbole de la poésie romantique.

En somme, cette étude n'a pas la prétention d'apporter à tout prix du nouveau, mais, aussi judicieuse que riche et nuancée, elle abonde en renseignements et en enseignements précieux sur un des aspects les plus significatifs de la philosophie et de l'esthétique des romantiques allemands.

I. ROUGE.¹⁰

¹⁰ I. Rouge, Compte-rendu de JUTTA HECKER: Das Symbol der Blauen Blume, *Revue germanique*, 1932/01.

OÙ IL Y A DES ENFANTS,
LÀ EST UN ÂGE D'OR.



Philipp Otto Runge, *Die Kleine Perthes*, 1805.

NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercur de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'Au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1^{er} octobre 1837.

SOMMAIRE

Documents littéraires et témoignages

- Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique » (suite & fin), *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- Charles de Villers, « Sur la manière essentiellement différente dont les poètes français et les allemands traitent de l'amour », 1806 [in « *L'érotique comparée* » de Charles de Villers, Paris, 1927].
- Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-16.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2016